



## SYNTHÈSE CRITIQUE

---

Sarson, Leah (2017). *La spécialisation disciplinaire et professionnelle basée sur le genre en Relations internationales*. *Études internationales*, 48:1, 83–104. <https://doi.org/10.7202/1042354ar>

---

Plus de deux décennies après le défi lancé par Robert Keohane dans *Beyond Dichotomy* (1998) à J. Ann Tickner – auquel cette dernière a astucieusement répondu dans *What Is Your Research Program?* (2003) –, d’élaborer un programme de recherche utilisant «la méthode scientifique au sens large», le champ d’étude des Relations internationales ne semble pas en avoir encore fini avec de ses *difficultés avec les questions de genre* en particulier et les approches critiques en général. Il s’en trouve encore aujourd’hui des irréductibles pour soutenir que cette approche théorique ne fait pas partie des «véritables» relations internationales (RI) (Sarson, 2017 : 97). La *perspective féministe* achoppe encore sur un *plafond de verre* ontologique et épistémologique, et sous le voile de neutralité d’une «nouvelle écologie de la misogynie», pour reprendre la formule de Sandra Whitworth, la marginalisation des chercheurs femmes et de l’expertise basée sur le genre se reproduit et s’accroît (Ibid. : 89). Au Canada, par exemple, le domaine des RI demeure la chasse gardée de «males blancs de plus de 50 ans» : plus de 75 % des universitaires de ce domaine s’identifient comme blancs, 70 % d’entre eux sont des hommes (Saiderman 2015) et le pourcentage de femmes professeuses est en déclin (Hancock, Baum et Breuning, 2013). C’est dans ce contexte que Leah Sarson a publié son article *La spécialisation disciplinaire et professionnelle basée sur le genre en Relations internationales*. La professeure Sarson est chercheuse affiliée à la Dalhousie University, au Dickey Center for International Understanding et à l’Institute of Arctic Studies au Dartmouth College, dans le New Hampshire. En outre, elle est chercheuse senior au Conseil International du Canada.

### Sous le plafond de verre

Cet article publié dans la revue *Études internationales* se base sur une analyse de discours des participantes ayant assisté à l’atelier canadien de l’organisation Women in International Security (WIIS-Canada) en 2015, ainsi que sur les propres expériences de Leah Sarson en tant qu’organisatrice de cet événement. Cette approche auto-ethnographique s’oppose comme méthode de recherche aux postures positivistes à visée de généralisation. La difficulté avec les approches de genre dans les RI se maintient à raison de la prééminence de ces approches positivistes qui disqualifient toutes innovations méthodologiques. Leah Sarson définit «l’expertise basée sur le

genre» dans le domaine des RI « comme étant le moyen par lequel notre compréhension des dynamiques liées au pouvoir est filtrée par des concepts économiques, sociaux et politiques en plus des idées liées aux différences entre les hommes et les femmes» (Sarson, 2017 : 101). Dit autrement, «l'expertise genrée» est «la relation informelle entre les perceptions de l'autorité, de la légitimité et des connaissances, ainsi que comme la relation entre les idées politiques, sociales et économiques d'une part, et les expériences vécues des hommes et des femmes, et les idées associées à l'identité masculine et féminine d'autre part» (Ibid. : 86). D'entrée de jeu, la chercheuse fait remarquer que les hiérarchies centrées sur le genre gouvernent les RI en tant que discipline et en tant que profession (Ibid. : 89). Ce plafond de verre pèse sur la vie personnelle, professionnelle et universitaire des femmes chercheuses, notamment parce que des gardiens de la discipline renforcent et reproduisent les inégalités en ne reconnaissant ni les chercheuses femmes, ni les approches de genre. Dans le monde universitaire, ces inégalités se reproduisent par le biais de cours, de conférences d'associations professionnelles et de promotions où les femmes sont absentes, mais également à travers les pratiques connexes de publication, l'embauche, les conférences et autres plateformes. Ces dynamiques d'exclusion et d'étouffement des voix des femmes dans le champ d'étude des RI appauvrissent la qualité des discussions académiques et limitent l'innovation théorique et épistémologique.

### **Ouvrir la voix**

Dans un poignant plaidoyer *pro domo*, Leah Sarson souligne que le soutien de l'organisation WIIS-Canada est essentielle pour aider les jeunes chercheuses, comme elle-même, aspirant à faire entendre leurs voix et trouver leurs voies professionnelles dans un domaine qui rechigne à remettre en cause l'andronormativité et les «acquis patriarcaux». Pour favoriser l'émergence de chercheuses et encourager l'innovation, WIIS-Canada leur procure outils et soutien pour contester le *statu quo* et rendre visibles et audibles celles qui sont marginalisées, invisibilisées et réduites au silence. «C'est seulement en identifiant ces marginalisations que nous pourrions, assure-t-elle, susciter des changements importants pour notre discipline et notre profession» (Ibid. : 101). La prise en compte de ces dynamiques aura un impact décisif sur le développement professionnel des jeunes chercheuses et sur leur compréhension des compétences nécessaires dans leur domaine, surtout au tout début de leur trajectoire de recherche (Ibid. : 86). Plus fondamentalement, l'atelier ayant inspiré cet article a permis de remettre en question le paradoxe où les femmes sont appelées à adopter un mode masculin de performance professionnelle pour démontrer leur autorité, tout en essayant de contester cette construction genrée de l'autorité. Cette situation est d'autant plus ambiguë qu'elle peut devenir intimidante, surtout pour celles qui adoptent une méthodologie ou des méthodes considérées comme marginales. Un récent sondage, dans une étude menée par Hancock, Baum et Breuning (2013), a révélé que les femmes emploient plus souvent des méthodes qualitatives et des programmes de recherche non traditionnels, ce qui réduit leurs chances d'être publiées dans les revues où elles sont évaluées par leurs collègues masculins, souvent plus âgés. Cette état de fait peut s'avérer un facteur d'exclusion de la communauté scientifique à l'ère de l'impératif du *Publish or Perish!* Les méthodes et les méthodologies enseignées aux

étudiant(e)s au doctorat sont définies par une expertise masculine, et ceux/celles qui s'intéressent aux approches alternatives sont poussé(e)s malgré eux/elles à devenir autodidactes et à constamment défendre leurs choix (Sarson, 2017 : 96). La majorité des programmes de RI au Canada n'incluent pas de textes portant sur les approches, les méthodologies féministes ou les approches de genre. Dans un tel contexte, opter pour une stratégie de recherche féministe implique une profonde remise en question des idées reçues sur l'ontologie, l'épistémologie, ainsi que d'autres normes de référence en RI. De plus, ces dynamiques d'exclusion genrées mènent à l'exclusion des femmes, ainsi qu'à celle de tous ceux qui ont des identités intersectionnelles.

Pour le reste, cette passionnante déconstruction de l'andronormativité par Leah Sarson reconduit la structure d'opposition dichotomique sexuelle genrée basée sur le binaire masculin/féminin. Au vrai sens du terme, penser au-delà de cette dichotomie impose de déconstruire le genre et renoncer à l'essentialisme genré implicite à la perspective féministe pour articuler des ontologies, des épistémologies et des méthodologies mouvantes que permettent une approche de type *queer*. En clair, il faudrait œuvrer à la construction de *théories queer* en RI fondées non pas sur la dialectique de l'égalité contre l'hégémonie d'un genre sur l'autre, mais renoncer au modèle ontologique de la *fixité* pour adopter celui de la *fluidité* des identités produites dans le cadre des luttes d'influence dans le champ de la discipline.

*Synthèse rédigée par Ibrahim Radjouloul-Salame Mouhamadou, candidat à la maîtrise en études internationales (Université Laval).*

*\* Ce travail a reçu le soutien de Mitacs dans le cadre de sa bourse de formation à la recherche, ainsi que du CRSH via la bourse #895-2019-1000 attribuée au RCSD-CDSN.*

The logo for Mitacs, featuring the word "Mitacs" in a blue, sans-serif font with a small blue dot above the 'i'.